

**Corrigé du travail préparatoire à la dissertation « Faut-il fixer des limites à l'esprit critique ? »
Faut-il être relativiste ?**

Texte 1, extrait de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* (article 18)

Ce texte, extrait de la *DDHC*, concerne l'article 18 de celle-ci. Que stipule cet article ? Que toute personne, cad, tout être humain, « a droit à la liberté de pensée, de conscience, et de religion ». Cet article énonce donc l'une des libertés fondamentales nécessaire à toute vie en société, en tout cas dans une démocratie. **La thèse** de cet article consiste à soutenir que **tous les êtres humains ont un droit illimité à penser ce qu'ils veulent. On peut donc dire que cela rejoint le relativisme car chacun a le droit d'avoir son opinion, sa croyance religieuse, sa culture.**

- **Quelques développements supplémentaires :**

Tout le monde en a le droit, et ce, de manière innée : on parle d'un droit inaliénable. C'est un crime contre l'humanité que d'aller contre ce droit. **On a le droit de penser ce que l'on veut, dans tous les domaines**, même dans les domaines moraux, politiques, et religieux. Et non seulement on a le droit de penser ce que l'on veut, mais on a le droit d'exprimer ces pensées sur la place publique, ainsi que de se comporter en conformité avec nos opinions.

- **Les limites du relativisme : si on s'arrête au titre... y a-t-il vraiment relativisme ?**

En effet cette déclaration repose sur évidence, qui n'est pas discutée, qui est admise comme vraie (= « axiome »), à savoir, que tous les hommes sont « nés libres et égaux en droit et en dignité. Le sous-entendu est qu'il existe une définition universelle de l'humain. Et que cette définition universelle de l'humain nous permet de dégager quels sont les droits que possède tout être humain.

Cette liberté s'étend à la liberté de conscience et de religion. Cad :

- par « conscience », on peut supposer qu'il faut entendre la « conscience morale » : il s'agit alors d'avoir le droit d'avoir les conceptions qu'on veut de la morale (cad d'être libre d'être libre en ce qui concerne les définitions du bien et du mal, les manières de conduire sa vie, dans la poursuite du bonheur ou dans notre quotidien). Sous-entendu : les conceptions « que l'on veut », cela veut dire : « qu'elles soient partagées ou pas avec la société dans laquelle on vit. »
- Par « religion » il faut entendre le droit de croire ou pas en un ou des dieux, et d'avoir en conséquence une certaine vision du monde et une vision morale et du bonheur.

Cette liberté ne s'arrête pas au domaine de la pure pensée, et au domaine privé. Elle va jusqu'au droit d'exprimer clairement ces pensées et croyances, et de vivre d'une certaine manière (cf. les références aux « pratiques, culte et accomplissement des rites »). (On peut s'étonner et noter que cela s'oppose à la laïcité à la française...).

Texte 2, Levi Strauss, extrait du chapitre 3 de *Race et histoire*

Levi Strauss soutient ici la **thèse selon laquelle les êtres humains ont une tendance naturelle et spontanée à ne pas comprendre, et à blâmer, les formes culturelles différentes de la nôtre**. Plus un comportement ou une opinion est différente de la nôtre, de celle à laquelle nous sommes habitués, plus nous aurons tendance à la rejeter. Il nomme ce comportement typique de l'humanité l'« **ethnocentrisme** ». Nous avons tendance à ne pas comprendre la différence, et à la rejeter comme étant tellement anormale, à telle point que nous la considérons comme inhumaine. **Les êtres humains n'ont donc pas tendance à être relativistes, mais Levi Strauss prône un relativisme culturel afin de parvenir à respecter les autres.**

En effet, si le relativisme n'est pas trop gênant quand il s'agit d'opinions esthétiques, cela peut être plus grave quand les opinions ou manières de vivre ont à voir avec la morale : dans ce domaine cela implique nos définitions mêmes de ce qui est bien ou mal, et donc de ce qui est digne d'un être humain. Par exemple est-ce acceptable ou non de manger nos semblables, de les dilapider, etc. Peut-on et a-t-on le droit de les juger acceptables ou non ? Peut-on sortir de notre propre culture, afin d'avoir un jugement objectif et universel sur la bonne manière de penser et de se conduire quand on est « un être humain digne de ce nom ? ». Il s'agit donc ici de s'interroger sur le relativisme culturel.

Si Levi Strauss fait un constat sur nos habitudes de pensées, la lecture du texte nous indique qu'il la déplore : ce n'est pas moral et paradoxalement inhumain (pourquoi paradoxalement ? car alors on se contredit = car comment savoir ce qui est humain et ce qui ne l'est pas ? n'est-ce pas NOTRE définition de l'humain ?) –cf. citation « **le barbare c'est celui qui croit à la barbarie** ».

- **Quelques développements supplémentaires :**

L'argumentation est essentiellement historique, puisqu'il s'interroge sur l'origine de cette attitude : d'où vient cette tendance ? a-t-elle toujours existé ? Pour ce faire il remonte à l'antiquité gréco-romaine, et constate que les manières de parler des cultures différentes des cultures géocque et romaine, reflètent un ethnocentrisme. L'argument est donc historique et linguistique.

La signification des mots « barbare » et « sauvage » manifeste une confusion culture et nature ; le mot de « nature » est entendu de deux manières différentes

- Nous considérons que notre culture est naturelle cad normale et surtout morale
 - o Ici le mot de « nature » est positif. En effet il renvoie à ce qui est régulier, habituel et en conséquence moral (en tout cas l'identité naturel et moral est présumée comme allant de soi). Il renvoie aussi à l'expression de « nature humaine », à une « définition » de ce que sont les caractéristiques fondamentales d'un être humain. Cette définition nous accompagne depuis que nous sommes tout petits, et nous la projetons spontanément et inconsciemment sur les autres êtres humains.
- Mais confondre nature et culture a une conséquence beaucoup plus grave :
 - o Cette fois le mot « nature » est entendu un sens négatif : il s'agit de ce qui est bestial, animal, non civilisé... bref, non humain.
 - o Cela revient à rejeter hors de l'humanité ce qui est culturellement différent de nous : ce qui ne participe pas de notre culture, n'est même pas digne d'être considéré comme une culture...

Mais l'argument de fond est anthropologique : il s'agit d'interroger l'humanité et ses mécanismes de pensée intrinsèques. Cf. « fondements psychologiques solides » : au final, l'ethnocentrisme est inscrit dans la pensée humaine, l'être humain est « par nature » un être qui ne peut comprendre et surtout accepter la différence. En tout cas c'est une attitude spontanée. L'être humain ne serait donc pas naturellement « relativiste » d'un point de vue culturel. On est loin ici de l'expression « à chacun sa culture » !

Texte 3- Extraits de *In defence of history* de R.J. Evans

Dans ce texte extrait de (...), l'auteur, Evans, prend, comme le montre le titre, la défense de l'histoire. A la question de savoir si l'histoire est subjective ou objective, il répond en effet qu'elle est objective. Cad : il soutient **qu'il existe une vérité et même une réalité historique, qui ne dépend pas de nous, soit comme individus, soit comme communauté culturelle**. Il s'oppose explicitement à un courant d'écriture de l'histoire qu'il appelle « postmoderne ». Selon les post-modernes, il n'y a pas une mais des histoires, autant qu'il y a d'individus et de communautés. C'est contre ce **relativisme en histoire** qu'il s'agit de lutter ici.

Pour le démontrer, l'auteur a plusieurs arguments.

Premier argument : il s'attaque au présupposé majeur des post-modernistes (la quête de pouvoir)

Pour eux, en effet, l'histoire n'est qu'une quête de **pouvoir**. C'est ce qui implique selon eux que l'histoire ne soit écrite que par certaines communautés et de l'intérieur même de ces communautés : les noirs, les blancs, les gays, écriraient ce qui les arrange, afin de pouvoir faire passer leurs idées. D'ailleurs ce serait la raison majeure qui expliquerait que l'histoire dominante serait écrite par l'homme blanc capitaliste, selon eux...

Or statistiquement force est de constater que ce ne sont pas seulement des hommes blancs et capitalistes qui ont écrit l'histoire. (citer des exemples)

Par ailleurs, l'histoire n'est pas avant tout une quête de pouvoir, et cela reviendrait à confondre politique et histoire. L'histoire a une vocation scientifique : il s'agit d'expliquer les événements du passé (cf. « combler les failles »...). L'historien veut seulement comprendre, pas juger, et surtout pas faire de la politique. Il se doit d'être impartial dans ses explications.

Deuxième argument : il s'attaque à un autre présupposé : pour comprendre, il faudrait avoir vécu soi-même ce dont on parle.

Pour étayer cette critique, il utilise des exemples d'ouvrages historiques ayant été écrits par des historiens n'ayant pas vécu ce dont ils parlent. (citer un exemple)

Il appuie cette critique à travers la référence aux serbes et aux croates : si on va dans le sens des post-modernes sur ce point, le risque est justement le manque d'impartialité : un serbe ne racontera peut-être justement que ce qui l'arrange lui si seul il raconte l'histoire de son pays !

Troisième argument : il montre à quel point le relativisme des post-modernes peut être dangereux d'un point de vue moral.

Comme il le dit, ce relativisme historique extrême peut servir « une politique d'oppression et de violence ». La référence à Auschwitz est censée nous le montrer. Comme il le dit, Auschwitz ne peut être considéré que comme un texte. Si je l'affirme, alors je cautionne les crimes contre l'humanité. Je nie comme étant réel ce qui m'arrange. Je nie comme tant réel ce que je ne veux pas voir. Il DOIT y avoir une vérité et une réalité histoire, sinon nous finissons dans le négationnisme et n'avons aucun moyen de lutter contre.